

1330 Ay! mamay, wañushan rini
Munakuj sonkuy pahmini!

Ah! ma mère, pour mon cœur
rempli d'amour pour toi, c'est la
mort que de te quitter!

SCÈNE XIV.

Grande salle dans le palais du Roi.

[Dialogue premier.]

LE ROI TOUPAC-YOUPANQUI ET L'ASTROLOGUE.

Inka Yupanki.

Hatun Awki Willaj-Uma,
Manahu kanha yafianki
Imatapas Rumimanta?

LE ROI YOUPANQUI.

Grand et noble pontife,
N'as-tu aucune nouvelle d'Œil-
de-Pierre?

1330-1331. Voici le mot-à-mot :

Ay! mamay, wañushan rini
Ah! ma mère, morte je sors
Munakuj sonkuy pahmini!
Amoureux mon cœur te quitte!

Ce mot-à-mot ne suffit pas à exprimer le vrai sens du quechua, qui est : « Ma mère! Je sors d'ici presque morte : car mon cœur amoureux est forcé de te quitter ! » Les adverbes, prépositions et conjonctions étant exprimés en quechua par de simples désinences, et quelquefois devant se sous-entendre selon la construction particulière de la phrase, un mot-à-mot exact est impossible. Dans le vers 1331, la division des mots était incorrecte. Au lieu de *sonkuy pahmini* on lisait *sonkuypahmini* (*sonccoypacc mini*), leçon qui n'a pas de sens et qui résultait de l'adjonction de la 1^{re} syllabe du second mot au mot précédent. Cette faute devait remonter à la première copie d'Ol-

Willaj-Uma.

1335 Hism llojsini hanajta
Willkanuta saksakama;
Haypin rikuni askama
Watashata runakunata.
Antipunin haykunaka :

1340 Nas atisha llapallanku.
Nas qosniskan awaranku :

Nas rupaskan tukuy haka.

Inka Yupanki.

Ollantaytari hapinkufus?
Iha hispin hay runaka!

Willaj-Uma.

1345 Hay rawraypin hay Ollanta;
Nan rawrasha llipillanta.

Inka Yupanki.

Intin yanapawasunhis,
Paypa yawarñinmi kanı;
Paykunatan tustusunhis,
1350 Haypaymi kaypi sayani!

L'ASTROLOGUE.

Hier soir je suis sorti sur les
hauteurs escarpées de Vilcanota;
Là, j'ai aperçu à distance pas mal
de gens liés.

Sans doute c'étaient des Antis :
car on dit qu'ils sont tous écrasés.
Les chardons de la montagne fu-
ment;

Déjà la forteresse est en flammes.

LE ROI YOUPANQUI.

Et Ollantaï sera-t-il pris?
Lui, peut-être s'est-il sauvé!

L'ASTROLOGUE.

Ollantaï était sans doute au
milieu des flammes, car on dit que
tous ont été consumés.

LE ROI YOUPANQUI.

Le Dieu-Soleil ne peut manquer
de nous protéger. Je suis de son
sang; nous leur infligerons le
châtiment qu'ils méritent; c'est
pour cela que je suis sur le trône!

lantai; car elle se trouve dans tous les textes. Au lieu de ma leçon, qui est l'unique possible, Tschudi a mis la variante *sonkuypah miyuy* (incorrectement écrit *miuy*) *poison pour mon cœur*, qui dénature le sens si clair du texte et embarrasse la suite du discours. Avec cette leçon, le passage voudrait dire littéralement : « Ah! ma mère, je sors morte avec un poison dans mon cœur amoureux. »

1341. Dans la montagne qui protège la forteresse d'Ollantaï à Tambo, croissent de grandes quantités de chardons, dont les piquants sont assez longs pour que les Indiens en fassent des aiguilles. Le nom de cette plante est *awaranku* ou *awarunku*. Nous ignorons que l'usage des Indiens fût, comme Tschudi l'affirme dans une note sur le vers 753, de mettre le feu à des amas de cette plante pour donner le signal de la guerre. Le mot *awaranku* n'existe pas dans le vers 753 de notre texte, et quant au passage qui nous occupe maintenant, il ne résulte pas du contexte que le chardon ait été brûlé comme signal de guerre : car l'Astrologue constate seulement le fait de l'incendie de la forteresse, qu'il a pu reconnaître de très-loin à la fumée épaisse des chardons en flammes. Ce vers qui, sans cette explication, paraîtrait obscur, était sans aucun doute très-clair et plein d'intérêt pour les spectateurs de l'époque qui connaissent parfaitement les lieux et toutes les circonstances.

1349. Dans le sens restreint, *tustuy* veut dire fouler aux pieds; mais, dans un sens

[Dialogue second.]

LES PRÉCÉDENTS, UN INDIEN, arrivant comme messager avec un quipo à la main.

<p>Runa Rumi-Ñawin kañamuwan Kay ñipuwān pañar-pañar. Inka Yupanki. (Willaj-Umata.) kan bawariy imatas ñin. Willaj-Uma. Kay ñipupin kay killimsa; 1355 Ñan Ollantay rupashaña;</p>	<p>L'INDIEN. Ce matin au point du jour Œil- de-Pierrem'a envoyé avec ce quipo. LE ROI YUPANQUI. (A l'Astrologue.) Regarde ce qu'il dit. L'ASTROLOGUE. Ce nœud couleur de charbon indique qu'Ollantai est brûlé;</p>
--	---

plus général, il équivaut à punir sévèrement, châtier avec rigueur. Tustusun est la 1^{re} pers. plur. du futur, et avec la désinence ñis (tustusunñis) renferme l'idée que le châtement dans ce cas est naturel, c'est-à-dire qu'il est juste et bien mérité. La même chose arrive avec une foule d'autres verbes. Ex. : Risun, nous irons, avec la désinence ñis, donne l'idée que l'action d'aller est, dans un cas donné, exigée par les convenances, et risunñis voudrait dire : nous irons, bien entendu. Dans ce même quatrain, yanapawasunñis, 1^{re} pers. du futur du verbe yanapaway prend la même désinence, qui a la même valeur. Ce suffixe équivaut quelquefois au suffixe mi, dont nous avons parlé dans la note au vers 38, et dans ce passage, tustusunmi aurait exactement la même valeur que tustusunñis.

1350. Sayay, se tenir debout, exprime plus généralement l'idée d'être fixe dans un état, de tenir solidement un emploi. Ainsi, un gouverneur qui se sert simplement de la locution kaypi sayani indique par là qu'il parle de sa charge comme d'une chose qu'il possède à bon droit. Cette même locution, dans la bouche du roi, signifie ici je suis roi légitime. La version de Tschudi est trop littérale dans ce vers et dans le précédent, comme dans presque tous les cas où les mots quechuas ont plusieurs sens dont il ne connaît qu'un seul, et on voit clairement que la crainte de s'égarer fait qu'il se tient constamment trop près du mot-à-mot.

1354. Le mot ñipu est pris, dans ce vers, dans son sens commun, qui est nœud. C'est le radical de ñipuy, nouer. En quechua, le mot killimsa, charbon de bois, s'emploie pour exprimer la couleur noire, à peu près comme en français, on dit maron, cerise, etc., pour exprimer la couleur de ces fruits. Tous les autres traducteurs, ne comprenant pas cette circonstance, ont traduit le passage comme si le charbon

Kay ñiputajmi kimsa
Risha ñipu watashaña,
Ñan Antı-suyu hapisha
Ñan, Inka, makıykipiña.

1360 Haymi watakun kay pisha :

Kimsa pishan tukuypiña.

A ce triple nœud, un nœud quin-
tuple est attaché :
Cela révèle que la province des
Andes est prise et qu'elle est déjà
au pouvoir du roi.

C'est pour cela qu'on attache ce
quintuple :

Cela fait en tout trois quintuples.

avait pu entrer dans la composition du quipo. Nous avons déjà vu au vers 695 qu'ils y ont introduit des grains de maïs, et nous ne pouvons comprendre que quiconque sait ce que c'est qu'un quipo puisse concevoir que des objets si hétérogènes en fassent partie. Plûtôt que de donner un mot-à-mot où l'on ne tient compte ni du génie de la langue, ni des diverses acceptions que les mots comportent, ni de leur sens figuré, mieux vaudrait faire un vocabulaire, où du moins les mots sont rangés dans un ordre qui permet de les trouver plus facilement.

1356-1361. Voici le mot-à-mot :

Kay	ñiputajmi	kimsa
A ce	nœud	triple
Risha	ñipu	watashaña
Un quintuple	nœud	est déjà attaché :
Ñan	Antı-suyu	hapisha,
Déjà	la province	des Andes est prise,
Ñan,	Inka,	makıykipiña,
Déjà,	ô roi,	elle est dans tes mains,
Haymi	watakun	kay pisha :
C'est pour cela	qu'on attache	ce quintuple :
Kimsa	pishan	tukuypiña.
Trois	quintuples	ils font en tout.

Ce passage, qui n'a rien de difficile au point de vue de la langue, et que Barranca a traduit aussi assez littéralement, est incompréhensible quant à sa valeur idéologique, puisque nous n'avons pas la clef de cette ancienne écriture des Péruviens. Ce qui est évident, c'est que chaque nombre avait une signification particulière, et que la combinaison de plusieurs nombres, comme ici d'un triple avec un quintuple, avait un sens déterminé. En quechua, les mots trois, cinq, etc, comme tous les nombres cardinaux, équivalent à triple, quintuple, etc. Dans le texte remanié de Tschudi, le mot pisha, cinq, qui est répété trois fois, a été changé en pishu, oiseau, ce qui fait du passage quechua, au point de vue de la grammaire, un vrai galimatias. Mais, ce qui est plus grave encore, c'est que, pour défendre ses variantes, Tschudi va jusqu'à dénaturer la vraie notion du quipo péruvien. Ce ne sont pas seulement des grains de maïs et des morceaux de charbon qu'il fait entrer dans sa composition. Dans ce passage, il y met des oiseaux! et dans ses observations critiques, il ajoute encore à ces objets des feuilles de coca, de petits bâtons, de petits cailloux, des morceaux d'étoffes de diverses couleurs, du cuir, des poils, etc. Sans alléguer aucune autorité à l'appui de cette description qui fait du quipo péruvien un assemblage mons-

Inka Yupanki.

(Kaskiman).

Kanka haypihu karhanki,
Imatataj rurarkanki?

Runa.

Kapaĵ Inka, Inti waway,
1305 Kaylla ĵawpaĵ apamuni;
Kaykunata taĵtay, ĵaway,
Yawarĵinta uhyaypuni.

Inka Yupanki.

Kunarkaykiĵu manafu,
Asĵa kuti, ĵankunata,
1370 Amapuni Iloĵllankafu
Runa yawar, paykunata
Ĵuyanin, Iakinin, ĵispa?

LE ROI YOUPANQUI.

(Au messenger.)

Étais-tu présent et as-tu parti-
cipé à quelque chose?

L'INDIEN.

Suprême seigneur, fils du Soleil,
je suis accouru le premier, pour
que tu puisses les immoler tous
sans pitié, et boire leur sang.

LE ROI YOUPANQUI.

Ne vous ai-je pas exhortés, vous
autres, à plusieurs reprises, à vous
abstenir absolument de verser le
sang humain, et surtout le leur,
en vous disant que j'ai pitié d'eux.

trueux d'objets hétérogènes, il se contente de dire que c'est une chose bien connue (bekanntlich). Si la chose est si connue, comment se fait-il que les historiens anciens et surtout Garcilaso, qui donne (C. R. : P. I, L. VI, cap. 8 et 9) une longue description des quipos et qui en a eu lui-même entre les mains, ne nous disent rien d'un pareil assemblage ? Comment se fait-il que les historiens modernes qui nous en parlent aussi, Lorente (*Historia antigua del Perú*, p. 12 et 290), Prescott (*Conquista del Perú*, L. I, Cap. IV), et Tschudi lui-même, dans *Las Antiquedades Peruanas*, que Don Mariano Eduardo de Rivero a publiées avec sa collaboration, ne nous disent pas un mot de cette chose bien connue, et que le quipo même qui est représenté en gravure dans ce dernier ouvrage (p. 104), ne ressemble en rien au quipo tel que Tschudi se le figure aujourd'hui ? Comment se fait-il qu'au Cuzco, où les anciennes traditions existent encore, et où les Indiens de la montagne continuent à se servir des quipos pour leurs comptes, nous n'ayons pas idée de cette chose si connue que nous présente aujourd'hui l'auteur suisse ? Comment se fait-il enfin, que l'immense quipo présenté l'an dernier à l'exposition de Philadelphie par le Dr Safray, et dont on peut voir la description détaillée et la gravure dans le n° 182 de *La Nature* (25 nov. 1876), ne nous offre aucune trace de volatiles ni des autres objets que Tschudi énumère, et dont la liste pourrait être augmentée à l'infini, puisque l'*et cætera* par lequel il termine dans son enthousiasme, ouvre à ce sujet une libre carrière à notre imagination ? Ce qui est frappant dans la gravure de *La Nature*, c'est que des cordelettes attachées à la corde principale, la première, la quatrième et la sixième, ont cinq nœuds, la seconde, trois, ce qui revient sans doute au triple et au quintuple mentionné par le grand-prêtre dans cet endroit d'Ollantai.

Runa.

Manan, yaya, ĵihaykuĵu
Awhanĵispa yawarĵinta,
1375 ĵapĵykun tuta Ilipinta,
Kallpanĵista rikunkuĵu.

Inka Yupanki.

Imatan ĵan rikurĵanki?

Runa.

Ĵaypin ĵoka y karĵani
Suyunĵiswan kuskapuni;
1380 Ĵinki-ĵerupin puĵuni,
Ĵaypitaj pakakurĵani
Suyuntin Yanawarapi.
Ĵaypin wayĵu anĵallatan
Pakanapaj ĵapran ĵatan
1385 ĵinantinta ĵay wasipi.

L'INDIEN.

Nous n'avons pas eu, ô seigneur,
à verser le sang de nos ennemis,
Les ayant tous faits prisonniers
pendant la nuit, sans qu'ils pus-
sent résister à nos forces.

LE ROI YOUPANQUI.

Raconte ce qui s'est passé !

L'INDIEN.

Je me suis trouvé au milieu de
tous nos guerriers ;
J'ai passé la nuit à Tinquero ;
car je me suis caché là en com-
pagnie des hommes de Yanahuara.
Là, le feuillage abrite partout une
caverne dont il cache l'entrée en
en faisant une retraite sûre.

1376. Ce vers, dans les deux textes de Tschudi, est mutilé et réduit au premier mot du vers, kallpan. Dans celui de Markham, il se lit ainsi : Kallpan aswan pupas puĵu, ce qu'il traduit on pourrait le prendre (it might be taken); mais, à notre avis, sa leçon n'a ni ce sens ni aucun autre sens raisonnable. Pour correspondre à l'interprétation qu'il lui donne, le quechua devrait être : Ĵapĵytan atinkuman. Notre leçon s'ajuste si bien aux exigences de la rime ainsi qu'à celles du sens, qu'elle a toutes les apparences en faveur de son origine ancienne.

1378. Ce long récit que l'Indien fait de la ruse d'Œil-de-Pierre pour s'emparer d'Ollantai, et du plein succès dont elle fut couronnée, est entièrement composé de quatrains rimant, le 1^{er} vers avec le 4^{me}, et le 2^{me} avec le 3^{me}. Un fait curieux à remarquer : c'est que cette tirade, comme celle d'Ollantai (v. 454-509), et celle de Bella (v. 946-999) compte 14 strophes, ce qui permet peut-être de supposer que ce nombre était consacré par l'usage des Indiens pour certains passages importants. Il est à regretter que celui-ci présente deux lacunes que nous avons marquées par des lignes de points, et un simple coup d'œil suffit au lecteur pour comprendre que dans le quatrain qui commence au vers 1414, les deux derniers vers font défaut, et le dernier vers seulement dans celui qui commence au vers 1420. Le sens aussi se trouve incomplet, circonstance que les traducteurs ne paraissent pas avoir aperçue. Nous n'avons pas osé combler ces lacunes qui, se trouvant uniformément dans tous les textes, remontent à la première transcription d'Ollantai, en sorte que les vers qui manquent n'ont probablement jamais été écrits sur le papier.

1381-1385. Voici le mot-à-mot de ces vers :

Ĵaypitaj pakakurĵani
Car là je me suis caché

Kimsa punhaw, kimsa tuta
 Kay wayquri pakakuyku
 Hinapin tukuy muñuyku
 Yarkaypa hiri ñuhñuta;
 1390 Rumi-Ñawin hamunñayman,
 Hinapin llapata kunan
 Hamunkifis kayka tutan,
 Ñispa kutin sayananman,
 Hatun raymi ñay Tampupí
 1395 llapa-llapan mañakunka,
 Hinaman llapa hamunka
 kusko-suyu, tuta uquri.

 Hayta ñispan kutikapun.
 Ñohaykuri suyarñayku
 1400 Kay tutata llapallayku,
 Hinan punhaw tarikapun

Pendant trois jours et trois nuits
 cette caverne nous a cachés, et là
 nous avons enduré les angoisses
 de la famine;
 Lorsque survint Œil-de-Pierre,
 qui nous donna l'ordre d'avancer
 pendant la nuit,
 Et nous quitta en nous disant
 qu'au grand jour du Soleil tout le
 monde s'enivrerait à la forteresse
 de Tambo, et que nous, guerriers du
 Cuzco, nous devons les surprendre
 dans l'ombre de la nuit.
 Cet avis donné, il s'en retourna.
 Pour nous, nous avons attendu
 cette nuit, tous pleins d'impatience,
 pendant de longs jours.

Suyuntin Yanawarapi.
 Avec ceux de la province de Yanauara.
 Kaypin wayqū anñallatan
 Là une caverne très-appropriée
 Pakanapaj hapran katan
 Pour cacher, le feuillage abrite
 Hinantinta ñay wasipi
 Partout comme retraite.

Ce passage a été dénaturé par Tschudi. Il a cru voir deux verbes à la 3^{me} pers. du
 prés. de l'ind. dans la locution hapran katan, et a mis en conséquence une variante
 (*chaprascactam*) aussi obscure qu'inutile. Hapra, qui, dans le sens ordinaire signifie
 feuillage, prend la désinence n indispensable pour en faire le sujet de la dernière pro-
 position. katan est la 3^{me} pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe katay, abriter,
 couvrir. L'auteur suisse ne sait pas apprécier les diverses valeurs de cette n finale,
 dont l'omission dans beaucoup de passages de son texte remanié produit autant de
 fautes grammaticales. Ici n a la même valeur que dans la phrase runan munan,
 l'homme aime, où le suffixe n, qui fait de runa le sujet, ne peut s'omettre dans aucun
 cas, à moins d'être remplacé par une désinence. Runa munan serait sans exemple,
 comme hapra katan au lieu de hapran katan. Le mot wasi veut dire aussi
 retraite. La construction logique de la dernière proposition de ce passage serait donc:
 « Là, le feuillage abrite partout comme une retraite (c'est-à-dire en en faisant une
 retraite) une caverne très-appropriée pour cacher », ce qui s'accorde avec notre tra-
 duction : Hapra, feuillage, ne signifie pas branches coupées, comme l'a traduit
 Tschudi, ce qui l'a fait tomber encore dans l'erreur de donner à wasi, maison, re-
 traite, demeure, le sens d'abatis (verhau), ce qui, en quechua, se dirait haramuska
 ou rutusha hapra.

Inti-watana punhawpi
 Ollantayka koñukuspa,
 Paywan kuska mañakuspa,
 1405 Hinantin runapas haypi.
 Ña kimsa punhaw tihraska
 Hawpi tutan hatariyku,
 Hawanta nama rimaspa
 Tampunmanmi llapa riyku.

 1410 Runayki mana bawaspa
 Hinapin tarin tojllaspa
 llapata karaj illapa
 Tukuyñinku y manñaska.
 Hinata lipi llukuska
 1415 Hinataj rihran wataska..
 ..
 ..
 Ollantaytan masqariyku ;
 Ñan paytapas llukushaña
 Rumi-Ñawi, y kashaña
 Unku paypaj : hinan tariyku.

Le grand jour de la fête arrivé,
 Ollantaï se donne à la joie et
 s'enivre avec Œil-de-Pierre, ainsi
 que tous ses guerriers.
 Le troisième jour une fois écoulé,
 nous nous sommes levés à minuit,
 et sans faire aucun bruit, nous
 avons pénétré tous dans leur
 forteresse.
 Tes guerriers, sans aucun égard
 pour eux, les voyant tombés dans
 le piège, les accablèrent de flèches,
 et la peur acheva leur défaite.
 Bientôt tous mis dans le réseau
 et les bras solidement liés...
 ..
 ..
 Nous cherchons Ollantaï;
 Déjà Œil-de-Pierre l'avait enlacé
 aussi, en lui mettant la camisole de
 force : c'est ainsi que nous l'avons
 trouvé.

1405-1406. Tschudi a fait de ces deux vers une proposition qu'il traduit : « Et tous
 les hommes ensemble avaient déjà passé trois jours dans l'orgie et dans l'ivresse »,
 tandis que ces deux vers n'ont ensemble aucune liaison, ainsi qu'on peut le voir dans
 ma traduction. Tihray, rouler sur une pente inclinée, s'emploie ici dans un sens
 moral pour exprimer l'idée d'un temps qui s'écoule dans l'inquiétude, et dont le terme
 est un événement important. Tschudi lui donne ici le sens de se livrer à l'orgie de
 l'ivresse (in Trunkenheit schwelgen), qui ne s'accorde pas avec la signification d'ex-
 plorer, battre la campagne, (durchforschen), qu'il a donnée à ce verbe au vers 716.

1410. Tschudi a remplacé runayki, tes guerriers, leçon correcte de tous les textes,
 par awhayki, tes ennemis, qui est un contre-sens. Le verbe mana bawaspa étant
 au gérondif, veut dire littéralement ne regardant pas; mais, en quechua, ce verbe
 ne pas regarder, transitif de sa nature, devient neutre quand il n'a pas de régime, et
 prend ici l'acception de n'avoir pas égard à quelqu'un ou à quelque chose; et, comme
 dans tout ce passage, il s'agit des ennemis du roi abattus par la ruse d'Œil-de-Pierre,
 et que même dans le vers précédent, on parle de leur forteresse, le verbe neutre mana
 baway se rapporte ici directement à ces ennemis, et le mot-à-mot de ce vers est :
 « Tes guerriers n'ayant pas égard à eux ». Avec la variante de Tschudi, le sens se-
 rait : « Tes ennemis n'ayant pas égard à eux », et il est difficile de savoir à qui s'ap-
 pliquerait le pronom eux; ou du moins la phrase, quoique vague, donnerait à enten-
 dre que les vainqueurs étaient les ennemis, et les vaincus les guerriers du roi, ce qui
 ne s'accorde en aucune manière avec le contexte.

1416-1419. Unku est une espèce de blouse particulière aux Indiens. Le messenger,

1420 Orku-Waranhapas haypin
Anha llakisha beparin;
Wasqari piñaytan hapin....

Hinan Inka pusamunku
Ollantayta suyuntinta;

1425 Hanqu-Waylluta warmantinta
Llapallantan atimunku.
Hunka waranka hinaña
Watasha Antiykikuna
Katimunkun warminkuna
1430 Wahakuspa llakipaña.

Inka Yupanki.

Hekantan kan rikurhanki
Willkanuta puhynykipi

Le Chef-Montagnard lui-même
reste tout désolé; et se débattant
avec rage dans ses lieus....

C'est ainsi, grand roi, que nous
t'amenons Ollantaï avec tous ses
partisans;

Et Hanco-Huaillo et ses serviteurs
Sans que personne ait échappé.
Les Antisgarrottés sont au nombre
d'environ dix mille;

Et leurs femmes désespérées les
suivent en pleurant à chaudes
larmes.

LE ROI YUPANQUI.

Tout ce que tu as vu sur les
rives du Vilcanota était vrai.

dans le récit qu'il fait du sort qu'Œil-de-Pierre avait réservé à Ollantaï, dit qu'il lui avait mis l'unku. Ce mot est pris ici au figuré pour lluku, filet, réseau, dont on enveloppait les captifs comme d'une camisole de force. Tschudi n'a pas compris ce passage. Il croit que l'unku était le vêtement d'Œil-de-Pierre, et il donne à ce mot un sens qu'il n'a jamais eu, celui d'armure de guerre (Kriegsrüstung.) Voici le mot-à-mot de ce passage :

Ollantaytan masqariyku,
Ollantaï nous avons cherché,

Ñan paytapas llukushaña
Déjà aussi l' avait enlacé

Rumi-Ñawi, y kashaña
Œil-de-Pierre, oui, était déjà

Unku paypaj: hinan tariyku
La camisole sur lui: ainsi nous l'avons trouvé.

Outre les méprises déjà signalées, Tschudi croit que l'action de trouver, dont il est parlé au dernier vers, a pour objet le Chef-Montagnard, qui est en réalité le sujet de la proposition suivante, laquelle ne se lie nullement avec la précédente.

1431-1432. Puhyu est le nom général qu'on donne à tous les cours d'eau, et ces vers signifient littéralement: « Tu as vu la vérité dans tes courants de Vilcanota ». Le suffixe ki, qui en quechua équivalait aux pronoms possessifs ton, ta, tes, s'emploie

[Dialogue troisième.]

LES PRÉCÉDENTS, ŒIL-DE-PIERRE.

Rumi-Ñawi.

(Inkapaj konkurikuspa.)

Waranka kutin muhani
Bapaj Inka hakiykita.

1435 Uyariway hay simita;
Makrykipin pukarani.

ŒIL-DE-PIERRE.

(S'agenouillant devant le roi.)

Puissant roi, j'embrasse mille
fois tes genoux.

Cette fois, veuille écouter ma voix;
Rends-moi ta faveur et la force
que j'ai perdues.

en signe de respect même quand la chose n'appartient pas à celui à qui on s'adresse. Ainsi, quand on parle à une personne respectable des chemins, des maisons, des hommes, et d'autres choses qui ne peuvent lui appartenir, on dit ñanñiyki, tes chemins, wasiyki, tes maisons, runayki, tes hommes, etc. L'expression courants de Vilcanota ne pouvait être plus exacte: car la rivière qui passe tout près de la forteresse de Tambo, théâtre des scènes comprises dans la narration du messager, est précisément celle dont nous avons parlé à propos du vers 773, en disant qu'elle prenait sa source dans la cordillère de Vilcanota. Aujourd'hui elle a deux noms, savoir son ancienne dénomination Vilcanota qu'elle conserve depuis sa source jusqu'à la distance de 25 lieues environ, et ensuite celle de Huilca-Mayo quand elle entre dans la province d'Urubamba. En espagnol on l'appelle aussi l'Urubamba, du nom de cette province.

1435-1436. Dans ce passage, Œil-de-Pierre, qui a encore sur le cœur sa défaite et les reproches qu'elle lui avait mérités de la part du roi, lui dit:

Uyariway hay simita;
Ecoute moi cette fois ma parole;

Makrykipin pukarani.
Que dans tes mains je devienne fort.

Nous avons déjà dit que hay était aussi adverbe de temps. Le verbe pukaray, devenir fort, ou fortifier, est ici à la 1^{re} pers. sing. du prés. de l'ind. qui en quechua équivalait souvent au subjonctif, par lequel nous l'avons traduit dans le mot-à-mot qui précède. Dans la note au vers 1294, nous avons dit que plusieurs verbes, sans avoir besoin d'aucune désinence, renferment fréquemment l'idée de désir, et le vers 1436, en conservant le mode indicatif, pourrait se traduire aussi: « Dans tes mains je désire devenir fort ». C'est dans la bouche d'Œil-de-Pierre, une manière de demander au roi de rentrer dans ses bonnes grâces, et de recouvrer, avec le commandement de l'armée, la force morale qu'il avait perdue. Tschudi, dans sa note sur ce vers, croit que pukaray veut dire construire une forteresse, ce qui en quechua se dirait pukarata ruray ou pukarayahi. Prenons le mot wasi, maison: wasiy rester à la

Inka Yupanki.

Hatarimuy kan waminha
Kay makryman anha kusi;
Anha wihayta, kusi-kusi!
1440 H̄ay unuta llikajtinka,
Ilkanpitaĵ hapimunki.

Rumi-Nawi.

Rumiwanmi hay awkaha
Sipirhan awkikunata,
H̄ay millay runakunata;
1445 Rumiĵami paypaĵ haka:
Noĵan rumi paypaĵ kani,
Ilapataĵan wikupani.

LE ROI YOUPANQUI.

Relève-toi, grand chef; lève-toi
bien haut, et viens plein de bonheur
te jeter dans mes bras joyeux.
Ils ont tendu leurs filets dans
l'eau pour te prendre, et c'est dans
leurs filets mêmes que tu les as pris.

ŒIL-DE-PIERRE.

Nos ennemis nous ont tué des
milliers de guerriers avec leurs
chefs en nous accablant de pierres;
Et c'est la pierre qui les a anéantis:
Car j'ai roulé sur eux comme une
roche détachée de la montagne.

maison, être casanier; wasita ruray ou wasiyafuy, faire une maison. La version de Tschudi en face du texte est encore plus erronée: Pukara, forteresse, pris substantivement et à l'accusatif, aurait une autre désinence, et pour être traduit: « J'ai mis une forteresse dans tes mains », le quechua aurait dû être Makrykipin huh pukarata hurani. Au vers 158, qui littéralement veut dire: Il a fortifié ta force, on trouve le verbe pukaray à la 3^e pers. sing. du passé indéf. Là Tschudi l'avait bien traduit, parce que le sens était clairement indiqué par le contexte.

1437-1441. Mot-à-mot:

Hatarimuy kan, waminka,
Lève-toi, grand chef,
Kay makryman anha kusi,
Dans mes bras très joyeux,
Anha wihayta, kusi-kusi!
Très haut, plein de bonheur!
H̄ay unuta llikajtinka,
Dans l'eau ayant mis les filets,
Ilkanpitaĵ hapimunki.
Dans leurs filets mêmes tu les as pris.

Dans le premier vers, au lieu de kan, on trouve bari dans le second texte de Tschudi et dans celui de Markham. Nous conservons notre leçon, qui s'accorde mieux avec la mesure du vers. Le roi emploie la locution très haut, parce qu'ayant humilié précédemment Œil-de-Pierre à cause de sa défaite (v. 1117-1120), il veut maintenant le dédommager. Pour un quéchuiste, cette intention du roi ressort clairement, malgré les inversions du mot-à-mot. Voici la construction française correspondante: « Grand chef, lève-toi très haut, et plein de bonheur, dans mes bras très-joyeux. »

1442-1447. Œil-de-Pierre, dans les trois premiers vers de ce passage, fait allusion

Inka Yupanki.

Yawarka hihakurhanhu?
Rumi-Nawi.
Manan, awki, manapunin,
1450 Huntanin kunashaykita.
Watamunin Antykita,
Orkun rawran, orkun tunin.

Inka Yupanki.

Maypitaĵ hay awhakuna?
Rumi-Nawi.
Rurumpin tukuy suyanku,
1455. Karaj, huh wañuyta sipipi.

Ĥaparispan llipi-llipi
Wañunanta munaskanku.

LE ROI YOUPANQUI.

Y a-t-il eu beaucoup de sang versé?
ŒIL-DE-PIERRE.
Non, Seigneur, pas une goutte.
Tes ordres ont été exécutés.
Les Antis sont seulement garrot-
tés, mais la forteresse est écroulée
et réduite en cendres.

LE ROI YOUPANQUI.

Où sont ces rebelles?
ŒIL-DE-PIERRE.
Ils sont sur la place et s'atten-
dent pleins d'angoisse à périr par
la corde.
Tout le peuple pousse des cris
En demandant leur mort.

à sa défaite, et dans les trois suivants, à la vengeance qu'il en a tirée. Jouant sur son nom, il dit qu'accablé de pierres par ses adversaires, à son tour, étant lui-même une pierre, il a roulé sur eux et les a écrasés. Le verbe wikupay n'exprime généralement que les ravages que fait un bloc de rocher qui tombe de la montagne.

1456-1457. Mot-à-mot:

Ĥaparispan, llipi-llipi
En criant tout le monde
Wañunanta munaskanku.
Leur mort est demandant.

Notre leçon Ĥaparispan diffère de celle de tous les autres textes qui portent qoparispan, sans autre différence dans l'orthographe ancienne qu'un a substitué à un o. Qopariy, ramasser la poussière, eût-il même la signification que lui donne Tschudi, serait déplacé en cet endroit, car ce verbe devrait avoir une autre désinence pour justifier sa version. En outre, en faisant des captifs le sujet de la proposition, il traduit: « En se serrant tous les uns contre les autres, ils (les captifs) souhaitent leur propre mort », ce qui se dirait en quechua « qopanakuspan llipi-llipi wañuy-ninta munaskanku », où la désinence nakuy, du verbe qopanakuy, est indispensable pour exprimer la réciprocité de l'action de se presser, et où la désinence ninta du mot wañuy, mort, ne l'est pas moins pour indiquer que la mort est demandée par les captifs eux-mêmes. Llipi-llipi, tout le monde, tous sans exception, ne peut se rapporter aux captifs dans la vraie interprétation du texte: car le complément wañuy, mort, avec la désinence nanta, exprime clairement que la mort demandée n'est pas la propre mort, mais la mort d'autrui.